L'HÉMISPHÈRE,

Journal Littéraire et Politique.

NO. XXIII. PHILADELPHIE, 30 JUIN, 1810. VOL. I.

TEL EST L'EFFET DE LA VÉRITÉ, ON LA REPOUSSE; MAIS EN LA REPOUSSANT ON LA VOIT, ET ELLE PÉNÈTRE.

(Conclusion des Remarques du MARQUIS DE SOMERUELOS, *sur la Proclamation de Joseph Napoléon.)*

Dans le troisieme paragraphe il vous flatte avec de nouveaux affronts en vous traitant d'ignorans, de dégradés et de brutes, et dans le même et dans les différens autres il donne à entendre bien clairement, qu'il reprouve vos lois, vos usages, vos coutumes, vos opinions, vos institutions, et plus que tout votre moralité et votre caractere élevé, et qu'il a délibéré de l'innover en entier, pour vous convertir d'hommes libres et magnanimes en esclaves abattus et méprisables. C'est ainsi qu'il fait entrevoir le plan concerté avec l'auteur de tant d'abominations, de persécuter et détruire s'il lui était possible, la religion catholique avec tous ses ministres. Il est vrai qu'il tâche de le cacher avec un déguisement artificieux, se servant de la parole équivoque du *fanatisme*, et se limitant à vous désunir et à vous aliéner des religieux, à qui dans la haine de ses efforts héroïques pour la cause sainte, les comble de reproches injurieux; mais il en est aussi, comme dans l'idiome des athées, que le mot *fanatisme* signifie le même que *religion*, et qu'il le prend dans ce sens, puisqu'aux peu de lignes il le combine avec le monachisme, ajoutant dans le huitieme paragraphe, que *sous peu il n'existera plus ni nobles, ni moines*, depuis qu'il a annoncé dans le septieme les réformes religieuses et politiques qu'il a conçu. En effet, son intention est bien connu de les éteindre tous, puisqu'il les a déjà éteint dans les provinces qui gémissent sous son joug, avec le dessein de préparer et de faciliter l'extinction progressive des évêques et du sacerdoce, et pour abolir la même religion et substituer en sa place les nouveaux pasteurs, indiqués dans le troisieme paragraphe, pour qu'ils préchent la doctrine *Napoléonienne* et qu'ils établissent entre vous la fausse paix de l'oppression et de l'esclavage, comme ils le confirmerent dans l'assassinat du vertueux évêque de *Coria* et d'une infinité de prêtres, la destruction de leurs temples et de leurs autels et les profanations innombrables que n'ont cessé de commettre les agens barbares de son vandalisme. Oui, Catholiques de Cube: ceci est un projet ancien de Bonaparte qu'il a annoncé mille fois et de mille manieres et qu'il a confirmé par une longue série de faits conformes, comme il ne peut pas laisser d'être l'ennemi d'une sainte religion dont la sublime morale respectée par les payens mêmes, anathématise sa conduite, et sera toujours le tourment de son cœur corrompu, dans tout ce qui a dû lui attirer la haine universelle qui le tourmente. Il a fait un infâme trafic de la religion et de ses sacremens et de tout les principes de la moralité religieuse et politique, professant le paganisme avec son protecteur Robespierre, pour travailler à sa fortune détestable: se faisant Mahométan en Egypte pour y fasciner et désoler les habitans: répudiant Josephine de sa propre autorité, pour s'associer à une autre plus conforme aux desseins de son ambition: traitant le pape avec le même dédain que s'il eut été un criminel, pour le dégrader et l'avilir; le dépouillant en même tems de ses états pour retarder la sphere de ses usurpations, et le maintenant prisonnier en France pour altérer, schismatiser, et incendier la chrétienté, comme il en a fait en Espagne par l'emprisonnement de notre augusse monarque; dont on voit clairement avec une hardiesse sans exemple les détestables desseins tant dans l'ordre

religieux que dans la politique, dans les passages suivans :—En mil huit cent six il a fait dire par la bouche de M. Bonald, (c) écrivain de beaucoup de renommée, mais prostitué à disséminer et à anticiper ses plans détestables pour préparer les esprits, afin qu'ils soient adoptés sans répugnance. Dans le tems de Charlemagne le sceptre de l'Europe fut au pouvoir de la France ; dans celui de Charles Quint au pouvoir de l'Autriche, et toujours pour le grand motif de fonder ou de conserver la société. A présent la France l'a repris, surement à desseins non moins importans : le tems le révélera un jour, et peut-être de cette union politique résultera tôt ou tard l'union religieuse grandement nécessaire à la société des nations européennes :" et au 16 de Novembre 1809, il est venu lui même révéler le mystere criminel et sacrilége qu'enfermaient ces phrases emphatiques, proférant les blasphêmes suivans dans la réponse donnée à la harangue qui dirigeait le Duc de Braschi député de Rome. " Fils ainé de l'église je ne veux pas m'écarter de son sein . . . Votre évêque est le chef spirituel de l'église, comme moi, je suis l'Empereur." Notez la correpondance de ces deux citations, la comparant avec la conduite qu'il observe avec le pasteur universel de l'église, et vous reconnaitrez que selon sa politique machiavelique, il le traite comme un criminel, pour indiquer la nécessité de la réformer de fonds en comble : qu'il s'arroge le titre de fils ainé de l'église, pour indiquer que par cette propre raison il doit s'intéresser plus qu'aucun autre à la protéger et à la conserver ; et conjointement pour faire raillerie de la religion liant le burlesque de fils avec le traitement de véritable assassin du pere universel : et finalement vous reconnaitrez qu'il prend la domination sacrilége d'Empereur de la même église avec l'objet de se servir de ce titre pour vérifier la réforme méditée, et réaliser le présage anticipé d'établir l'unité religieuse ; de maniere que cette série progressive de ses actions nous fait entendre de la même maniere que dans ses principes il a affecté beaucoup d'humanité pour se convertir après en un tyran proscrit. C'est ainsi que par son hypocrisie rafinée il a feint d'être très zélé pour la religion, pour se déclarer après un second Mahomet, et promulguer un Alcoran nouveau qui soit commun aux catholiques, protestans, juifs, grecs, schismatiques, mahométans et aux athées, prêchant et enseignant sa doctrine par le moyen de ses légions de barbares, familiarisés dans toutes sortes d'impiétés et de férocités. A la vue donc de semblables maximes et de pratiques religieuses de l'un et de l'autre faux apôtre, je laisse à votre discernement le jugement exact de mes calculs sur son impotent projet d'abolir la religion catholique, pour la régénérer de la même maniere qu'il a régénéré la France et les autres nations qu'il domine.

Mais, revenant à la proclamation de l'insensé Joseph, nous arrivons au passage dans lequel il a déployé son extrême impudence, et l'eprit d'imposture qui caractérise toutes les machinations Napoléoniques. Dès le paragraphe cinq, à notre vertueux Ferdinand, en parlant à la Suprême Junte Centrale dans le sens dont elle est conçue, mais avec si peu de dissimulation, que la supposition saute aux yeux, non seulement par la construction du langage, et par la manière d'exprimer les idées, mais annonce aussi jusqu'à l'évidence qu'elle est l'ouvrage d'un Français, de ceux employés dans le ministere de la perfidie, car, en portant l'Espagne, dans le paragraphe huit, entre les nations qui ont repoussés les Anglais de leurs ports, et l'exhortans à les imiter, il laisse entendre sans ambiguité, que ce discours est dirigé pour les Amériques, et les force à adopter cette mesure, et non pour être dirigé à la Junte Centrale, et aussi qu'il n'a pu trouver un seul Espagnol à qui confier la correction du langage barbare dont il se sert.

Il commence par dire : " Espagnols, votre rébellion contre votre Roi légitime me déchire le cœur." Quel est l'être doué d'un sens juste qui connaissant la modération et la maniere de penser de l'auguste captif, puisse s'imaginer qu'il taxe de rébellion, le juste et noble devoir de le tirer de sa captivité, et de sauver la patrie, qu'ils reconnaissent pour roi légitime, et le nomme même vertueux, comme il le dit dans le sixieme paragraphe, un homme qui aspire à usurper son trône, et plus encore, qu'il affirme, contre la vérité la plus notoire, avoir cédé volontairement ses droits, en invoquant en même tems le saint nom de Dieu pour corroborer des mensonges et des impostures aussi grossières.

Il attribue aux Anglais l'origine de notre sainte insurrection, et suppose qu'ils ont semé

(c) *Peltier dans L'Ambigu, No. 128, du 20 Août* 1806.

entre nous la discorde civile, comme si le premier fait n'était point démenti, par la seule combinaison des dates entre cette cession déloyale et la même insurrection nationale ; et comme si le monde entier n'avait été témoin de cette vérité, ainsi que de l'uniformité de vos vœux pour le rétablir sur le trône de ses ancêtres, et pour repousser de notre sol le protégé de Napoléon.

Il s'attache à décrire "les bienfaits que le grand Napoléon a déjà répandus sur toutes les parties de ses domaines, et ceux qu'il prépare actuellement pour l'Espagne." Les esclaves Français, les tributaires de la Confédération du Rhin, les industrieux Hollandais, les vertueux Suisses, les Italiens courbés sous le joug, les malheureux Napolitains, et les provinces désolées de l'Espagne, qui se trouvent noyées dans un déluge de calamités et de miseres, inconnues jusqu'à ce moment, nous les ferons connaître.

Il se répand de nouveau en menaces furieuses contre les magnanimes Anglais, en leur attribuant toutes les horreurs qui accablent l'Europe, et particulierement les vexations et desastres qu'ont éprouvé les rois de Sardaigne, de Naples et de Prusse, et l'Empereur d'Allemagne, ainsi que leur dessein de détruire tous les souverains et toutes les nations. Il faut être parvenu au comble de la perversité, pour imputer ses propres crimes à une nation à qui rien ne coûte, pour rompre les liens dont l'Europe est enchaînée.

Il assure que la religion sera protégée ; mais changée et innovée suivant le systême d'athéisme Napoléonique : que la noblesse et les moines seront supprimés ; que les partisans des Anglais périront, et que ceux qui persisteront dans leur rébellion, seront punis avec la plus grande rigueur, et voués à une perpétuelle infamie ; nous dévoilant de cette maniere les sentimens d'irréligion et de cruautés dans lesquels nage le cœur de notre roi philosophico-comique.

Mais, sur-tout, ce qu'il recommande avec un empressement spécial, c'est que vous ne vous laissiez pas tromper par les promesses artificieuses des Anglais, ennemis du genre-humain et de notre sainte religion, et que vous les chassiez de vos possessions sans leur permettre aucune communication commerciale, parce que l'expérience doit vous avoir appris à les connaître. De semblables propositions n'ont pu être produites que par la délirante malignité Bonapartine. Pourrait-il parler autrement à des hordes de sauvages, dénuées de toute culture et errantes dans les désers, sans aucune communication avec les autres peuples ? Les artifices des Anglais consistent, en ce qu'ils ont volé au secours de votre Mère-Patrie, aussitôt qu'ils eurent pris la résolution de faire face au tyran, d'avoir promis de grands secours ; et d'en avoir donné de très grands, et de se préparer à épuiser toutes leurs ressources pour la sauver, dans le même tems que l'inhumain Joseph et son assassin de frère l'ont inondée de sang, et plongée dans un abîme de désastres, après avoir promis, juré et rejuré que seulement ils desiraient la rétablir dans son antique prospérité et gloire. L'inimitié des Anglais contre le genrehumain et votre religion, consiste dans sa grande et inaltérable confiance à libérer l'Europe tyrannisée, et à respecter avec le plus grand soin nos temples, nos autels et nos prêtres, tandis que les deux Corses ne s'occupent qu'à piller, assassiner, profaner et détruire. Les délits des Anglais pour être chassés de vos ports sont, parce qu'ils maintiennent les mers libres, vous pourvoient des articles qui vous sont nécessaires, et exportent vos denrées ; mais les faux protecteurs cherchent à vous priver des moyens nécessaires à votre existence, avec l'intention de les annuller, afin que vous ne puissiez co-opérer à la sainte cause, et celle de les priver de votre commerce, et préparer par ce moyen indirect l'assujettissement des uns et des autres. Celui qui connait par expérience et déteste en son cœur le malheureux Ferdinand, ne sont point les bienfaisans Anglais protecteurs de la liberté et de la tranquilité du genre-humain, mais bien la noire félonie, la tortueuse trahison, l'insatiable rapacité et la soif ardente du sang humain qui dévore les homicides Bonapartes.

Et finalement, notre orateur sans-pair conclut, en s'appuyant de l'autorité impérieuse de Ferdinand pour donner du poids à sa sollicitude et à ses raisons, après l'avoir ridiculisé par la raillerie de fantôme de roi, mais sans jamais oublier l'esprit de vengeance contre ceux qui résistent à ses projets tyranniques ; et en dernier lieu, il vous invite à vous ranger sous sa banniere et celle de son frere, dans la pensée que vous seriez le peuple le plus heureux de la terre sous son administration paternelle, confessant de cette maniere tacite votre servile

religieux que dans la politique, dans les passages suivans :—En mil huit cent six il a fait dire par la bouche de M. Bonald, (c) écrivain de beaucoup de renommée, mais prostitué à disséminer et à anticiper ses plans détestables pour préparer les esprits, afin qu'ils soient adoptés sans répugnance. Dans le tems de Charlemagne le sceptre de l'Europe fut au pouvoir de la France ; dans celui de Charles Quint au pouvoir de l'Autriche, et toujours pour le grand motif de fonder ou de conserver la société. A présent la France l'a repris, surement à desseins non moins importans : le tems le révélera un jour, et peut-être de cette union politique résultera tôt ou tard l'union religieuse grandement nécessaire à la société des nations européennes :" et au 16 de Novembre 1809, il est venu lui même révéler le mystere criminel et sacrilége qu'enfermaient ces phrases emphatiques, proférant les blasphêmes suivans dans la réponse donnée à la harangue qui dirigeait le Duc de Braschi député de Rome. " Fils ainé de l'église je ne veux pas m'écarter de son sein . . . Votre évêque est le chef spirituel de l'église, comme moi, je suis l'Empereur." Notez la correpondance de ces deux citations, la comparant avec la conduite qu'il observe avec le pasteur universel de l'église, et vous reconnaitrez que selon sa politique machiavelique, il le traite comme un criminel, pour indiquer la nécessité de la réformer de fonds en comble : qu'il s'arroge le titre de fils ainé de l'église, pour indiquer que par cette propre raison il doit s'intéresser plus qu'aucun autre à la protéger et à la conserver ; et conjointement pour faire raillerie de la religion liant le burlesque de fils avec le traitement de véritable assassin du pere universel : et finalement vous reconnaitrez qu'il prend la domination sacrilége d'Empereur de la même église avec l'objet de se servir de ce titre pour vérifier la réforme méditée, et réaliser le présage anticipé d'établir l'unité religieuse ; de maniere que cette série progressive de ses actions nous fait entendre de la même maniere que dans ses principes il a affecté beaucoup d'humanité pour se convertir après en un tyran proscrit. C'est ainsi que par son hypocrisie rafinée il a feint d'être très zélé pour la religion, pour se déclarer après un second Mahomet, et promulguer un Alcoran nouveau qui soit commun aux catholiques, protestans, juifs, grecs, schismatiques, mahométans et aux athées, prêchant et enseignant sa doctrine par le moyen de ses légions de barbares, familiarisés dans toutes sortes d'impiétés et de férocités. A la vue donc de semblables maximes et de pratiques religieuses de l'un et de l'autre faux apôtre, je laisse à votre discernement le jugement exact de mes calculs sur son impotent projet d'abolir la religion catholique, pour la régénérer de la même maniere qu'il a régénéré la France et les autres nations qu'il domine.

Mais, revenant à la proclamation de l'insensé Joseph, nous arrivons au passage dans lequel il a déployé son extrême impudence, et l'eprit d'imposture qui caractérise toutes les machinations Napoléoniques. Dès le paragraphe cinq, à notre vertueux Ferdinand, en parlant à la Suprême Junte Centrale dans le sens dont elle est conçue, mais avec si peu de dissimulation, que la supposition saute aux yeux, non seulement par la construction du langage, et par la manière d'exprimer les idées, mais annonce aussi jusqu'à l'évidence qu'elle est l'ouvrage d'un Français, de ceux employés dans le ministere de la perfidie, car, en portant l'Espagne, dans le paragraphe huit, entre les nations qui ont repoussés les Anglais de leurs ports, et l'exhortans à les imiter, il laisse entendre sans ambiguité, que ce discours est dirigé pour les Amériques, et les force à adopter cette mesure, et non pour être dirigé à la Junte Centrale, et aussi qu'il n'a pu trouver un seul Espagnol à qui confier la correction du langage barbare dont il se sert.

Il commence par dire : " Espagnols, votre rébellion contre votre Roi légitime me déchire le cœur." Quel est l'être doué d'un sens juste qui connaissant la modération et la maniere de penser de l'auguste captif, puisse s'imaginer qu'il taxe de rébellion, le juste et noble devoir de le tirer de sa captivité, et de sauver la patrie, qu'ils reconnaissent pour roi légitime, et le nomme même vertueux, comme il le dit dans le sixieme paragraphe, un homme qui aspire à usurper son trône, et plus encore, qu'il affirme, contre la vérité la plus notoire, avoir cédé volontairement ses droits, en invoquant en même tems le saint nom de Dieu pour corroborer des mensonges et des impostures aussi grossières.

Il attribue aux Anglais l'origine de notre sainte insurrection, et suppose qu'ils ont semé

(c) *Peltier dans L'Ambigu, No. 128, du 20 Août 1806.*

entre nous la discorde civile, comme si le premier fait n'était point démenti, par la seule combinaison des dates entre cette cession déloyale et la même insurrection nationale ; et comme si le monde entier n'avait été témoin de cette vérité, ainsi que de l'uniformité de vos vœux pour le rétablir sur le trône de ses ancêtres, et pour repousser de notre sol le protégé de Napoléon.

Il s'attache à décrire "les bienfaits que le grand Napoléon a déjà répandus sur toutes les parties de ses domaines, et ceux qu'il prépare actuellement pour l'Espagne." Les esclaves Français, les tributaires de la Confédération du Rhin, les industrieux Hollandais, les vertueux Suisses, les Italiens courbés sous le joug, les malheureux Napolitains, et les provinces désolées de l'Espagne, qui se trouvent noyées dans un déluge de calamités et de miseres, inconnues jusqu'à ce moment, nous les ferons connaître.

Il se répand de nouveau en menaces furieuses contre les magnanimes Anglais, en leur attribuant toutes les horreurs qui accablent l'Europe, et particulierement les vexations et desastres qu'ont éprouvé les rois de Sardaigne, de Naples et de Prusse, et l'Empereur d'Allemagne, ainsi que leur dessein de détruire tous les souverains et toutes les nations. Il faut être parvenu au comble de la perversité, pour imputer ses propres crimes à une nation à qui rien ne coûte, pour rompre les liens dont l'Europe est enchaînée.

Il assure que la religion sera protégée ; mais changée et innovée suivant le systême d'athéisme Napoléonique : que la noblesse et les moines seront supprimés ; que les partisans des Anglais périront, et que ceux qui persisteront dans leur rébellion, seront punis avec la plus grande rigueur, et voués à une perpétuelle infamie ; nous dévoilant de cette maniere les sentimens d'irréligion et de cruautés dans lesquels nage le cœur de notre roi philosophico-comique.

Mais, sur-tout, ce qu'il recommande avec un empressement spécial, c'est que vous ne vous laissiez pas tromper par les promesses artificieuses des Anglais, ennemis du genre-humain et de notre sainte religion, et que vous les chassiez de vos possessions sans leur permettre aucune communication commerciale, parce que l'expérience doit vous avoir appris à les connaître. De semblables propositions n'ont pu être produites que par la délirante malignité Bonapartine. Pourrait-il parler autrement à des hordes de sauvages, dénuées de toute culture et errantes dans les désers, sans aucune communication avec les autres peuples ? Les artifices des Anglais consistent, en ce qu'ils ont volé au secours de votre Mère-Patrie, aussitôt qu'ils eurent pris la résolution de faire face au tyran, d'avoir promis de grands secours ; et d'en avoir donné de très grands, et de se préparer à épuiser toutes leurs ressources pour la sauver, dans le même tems que l'inhumain Joseph et son assassin de frère l'ont inondée de sang, et plongée dans un abîme de désastres, après avoir promis, juré et rejuré que seulement ils desiraient la rétablir dans son antique prospérité et gloire. L'inimitié des Anglais contre le genrehumain et votre religion, consiste dans sa grande et inaltérable confiance à libérer l'Europe tyrannisée, et à respecter avec le plus grand soin nos temples, nos autels et nos prêtres, tandis que les deux Corses ne s'occupent qu'à piller, assassiner, profaner et détruire. Les délits des Anglais pour être chassés de vos ports sont, parce qu'ils maintiennent les mers libres, vous pourvoient des articles qui vous sont nécessaires, et exportent vos denrées ; mais les faux protecteurs cherchent à vous priver des moyens nécessaires à votre existence, avec l'intention de les annuller, afin que vous ne puissiez co-opérer à la sainte cause, et celle de les priver de votre commerce, et préparer par ce moyen indirect l'assujettissement des uns et des autres. Celui qui connait par expérience et déteste en son cœur le malheureux Ferdinand, ne sont point les bienfaisans Anglais protecteurs de la liberté et de la tranquilité du genre-humain, mais bien la noire félonie, la tortueuse trahison, l'insatiable rapacité et la soif ardente du sang humain qui dévore les homicides Bonapartes.

Et finalement, notre orateur sans-pair conclut, en s'appuyant de l'autorité impérieuse de Ferdinand pour donner du poids à sa sollicitude et à ses raisons, après l'avoir ridiculisé par la raillerie de fantôme de roi, mais sans jamais oublier l'esprit de vengeance contre ceux qui résistent à ses projets tyranniques ; et en dernier lieu, il vous invite à vous ranger sous sa banniere et celle de son frere, dans la pensée que vous seriez le peuple le plus heureux de la terre sous son administration paternelle, confessant de cette maniere tacite votre servile

subordination à Napoléon, et son caractere de vrai fantôme de roi.

Tel est l'exacte tableau qui représente les vertus, les talens et l'humanité de notre roi de Comédie ; telle est le plan de régénération et de la prospérité qu'il a conçu, et tel est l'art dont il se sert pour vous inspirer de la confiance et capter votre volonté ; par ainsi, vous pourrez calculer quel serait votre sort, si le ciel, dans sa colere, vous abandonne à son sceptre sanguinaire.

Il est certain qu'une proclamation aussi absurde et si choquante pour tous les principes de justice, d'honneur et de religion, doit nécessairement produire l'effet contraire à son intention. Mais, à considérer la maniere d'enchantement avec lequel le tyran trompeur a séduit, divisé et ruiné plusieurs rois et plusieurs nations par des moyens également absurdes, sans que les uns se soient corrigés à la vue de son infame conduite contre les autres ; et à considérer de même que dans l'inflammation des passions et dans l'inquiétude des troubles, où il a plongé tout le monde, les gens peu sensés, les irréfléchis et les intriguans ambitieux peuvent abuser des diverses sortes de choses insidieuses qui sont contenues dans cette proclamation, conformer à sa maniere erronée de voir et à ses diverses préoccupations politiques et morales, je désire joindre surabondamment quelques autres considérations qui serviront à rectifier leurs idées, et à éclairer de plus en plus les patriotes sensés et bien intentionnés.

Napoléon et Joseph se sont formés à l'école de la révolution française, dans laquelle celui qui était le plus célèbre, était celui qui se distinguait le plus en immoralité, en irréligion, et dans l'art d'assassiner ses propres compatriotes. Le premier, non content de la haute fortune où il était parvenu, et agité par sa frénétique ambition, méprise le danger imminent de perdre la vie, pour se placer sur le trône et s'y ériger en tyran des versatiles Français.

Il affecte d'abord de protéger la république de Gênes, pour l'abolir ensuite et l'incorporer à la France. Il constitue la république Cisalpine, et peu de tems après il s'en arroge la souveraineté. Il feint d'être le plus intéressé à organiser et à faire prospérer la Hollande, mais il ne tarde à la convertir en patrimoine de son indécente famille, que le tems nécessaire à imposer ignominieusement plusieurs millions d'impositions à ses habitans, comme à les obliger de lui demander et de le supplier de leur accorder un roi de sa propre famille. Il attise le feu de la discorde entre les pacifiques et heureux Suisses, pour se constituer leur despote sous le titre de médiateur, sous le prétexte de les pacifier et de les maintenir en tranquilité. Il offre aux Polonais de les rétablir dans leur antique iudépendance, et après en avoir tiré des services incalculables, durant la guerre contre la Russie, il a empiré considérablement leur sort, en subdivisant leur pays en petites portions, et en les assujettissant à son système d'oppression. Il a vendu le royaume d'Etrurie, et en peu d'années il l'a usurpé de nouveau, en gardant ce royaume et le prix immense qu'il en avait reçu de l'Espagne, sans accomplir la promesse solennelle qu'il avait fait de donner un équivalent à son souverain, ni se disculper par un reste de pudeur et par respect pour l'opinion publique, dont il se soucie peu. Il envoie des troupes en Portugal en annonçant qu'il n'a d'autre but, que de tirer sa malheureuse reine de l'état d'oppression dans lequel elle se trouve, et de la combler de gloire et de prospérité ; et après avoir été reçu avec l'hospitalité la plus amicale, il a eu l'impudente effronterie de s'en déclarer le conquérant, avec droit de souveraineté sur les propriétés particulieres, d'imposer une contribution de vingt millions de gourdes, et d'autoriser ses troupes sanguinaires à exécuter toutes sortes de genres d'atrocités. Il envoie une forte armée à Saint Domingue, sous les ordres de son beau-frère Leclerc, et vous savez par la bouche de milliers de Français qui se sont réfugiés ici, que les chefs ainsi que les soldats, leurs compatriotes et leurs faux défenseurs, les ont oppressés et pillés avec la plus grande dureté et ignominie. Il a commis contre notre Roi Ferdinand et contre l'Espagne la plus abominable trahison que l'on ait lue ni entendue jusqu'à présent : et rompu toutes les capitulations faites avec les peuples valeureux qui se défendent de sa tyrannique agression ; et cependant il a l'insultante audace de nous repéter sans cesse, qu'il ne s'occupe qu'à nous rendre heureux et de nous rétablir dans notre ancienne dignité. Et, Espagnols, prenons garde qu'il ne se mette en colere de se voir traiter d'une maniere aussi irrisoire et ignominieuse ! Il ne serait jamais possible de finir, si je prétendais détailler toutes les horreurs dont est remplie l'histoire de sa vie ; mais ce que j'ai déjà dit de la compli-

cation de ses iniquités suffit pour vous faire connaître que vous devez préférer souffrir tous les tourmens et la mort même, avant que de vous soumettre à un despoté si inique; et il ne reste seulement qu'à vous pénétrer bien intimement, que son seul objet est de vous désunir, en semant la discorde, et en vous éloignant des Anglais, unique obstacle qui empêche le progrès de ses entreprises destructives, sans que vous ayez d'autres moyens pour éluder ses machinations, que celui de penser et d'exécuter tout le contraire de ce qu'il vous propose ou vous indique; savoir: en conservant avec l'Angleterre, notre inaltérable amie, et avec ses alliés, la meilleure intelligence et la plus grande amitié; et en nous aidant réciproquement, comme étant la même cause, et l'intérêt des uns et des autres; en jurant une haine éternelle et fermant les ports pour toujours à la France et à ses alliés prostitués, afin qu'ils ne profanent et infestent votre sol: en resserrant entre vous et la Mère-Patrie les liens de la fraternité; en maintenant en toutes choses le bon ordre et la tranquilité, sans prêter l'oreille au propos du vulgaire ignorant, ni aux instigations perfides de ces incendiaires qui, cachant leurs vues sous le manteau du patriotisme, propagent dans le public des menées séditieuses, au lieu de donner connaissance aux chefs de tous ce qui est digne de leur être connu, ainsi que le font les vrais patriotes: et finalement, en observant scrupuleusement les lois, respectant et obéissant aux autorités, et vous soumettant avec confiance au gouvernement suprême légalement constitué, quelque soit sa forme et le lieu de sa résidence, de crainte que d'une autre maniere vous ne soyez inévitablement enveloppé dans une anarchie, pire mille fois que ce même despotisme. Soyez persuadés, mes bien aimés Cubaniens, qu'en faisant ainsi, notre Mère-Patrie ne périra pas, et que vous ne serez pas les esclaves de Napoléon; car quoi que ses troupes aient pénétré dans les Andalousies, il est notoire que la providence divine, qui jusqu'à préent, nous a protégé visiblement, ne nous a point totalement abandonné, mais au contraire, par son assistance spéciale, le très difficile transport du pouvoir souverain, de celui, idole des hommes, s'est effectué, sans chocs, convulsions, ni empêchemens, ainsi qu'on l'a pu voir, en passant tranquillement de la Junte Centrale, dissoute, au Conseil de Régence, qui a été formé avec plus de rapport aux circonstances présentes et plus conforme à la constitution nationale. Il se compose de patriotes bien méritans et choisis, qui ont inspiré une confiance générale, et laquelle a été suivie de la conséquence naturelle de renforcer et déployer l'enthousiasme de la nation avec plus d'énergie que jamais. Dans le courant du mois de Mars de l'an dernier, la situation de l'état n'était pas moins triste, et les troupes ennemies moins nombreuses; et cependant, elle s'est soutenue une année entiere depuis cette époque, en faisant démentir les calculs de la politique. La Galicie, les Asturies, l'Estramadoure, Murcie et Valence avec le royaume de Portugal, sont enticrement libres, de même qu'une grande partie des autres provinces, y compris les Andalousies. Les Anglais et les Portugais sont liés par le même intérêt que nous. Bonaparte, depuis quatre mois et demi qu'il a conclu la paix avec l'Autriche, n'a point ordonné les grands renforts qu'exigeait le cas et la grandeur de son pouvoir, ce qui fait présumer, que la France, fatiguée de tant de sacrifices, ne se presse point de réaliser ses iniques projets, comme elle l'a fait jusqu'à présent, ou qu'elle se trouve embarrassée par d'autres causes non moins puissantes. De tout cela l'on peut conclure sans témérité qu'il n'est point impossible que la face des affaires ne change, comme elle a changé les autres fois; ou, qu'au moins, la lutte se prolonge, et donne lieu à ce que de ce même état violent dans lequel cette même France et l'Europe se trouvent plongées, il naisse un terme heureux à ces scènes épouvantables. Mais, si par les hauts jugemens de Dieu, il en était autrement décrété, il serait toujours de notre plus grand intérêt de réunir tous nos efforts pour terminer un si funeste état de choses, et ne point nous éloigner d'une tempête, qui telle lointaine qu'elle nous paraisse, ne peut être méprisée sans une impudente et criminelle témérité, vu que le péril dans la confiance, comme l'annonce les événemens survenus en Europe, qui ne pourront jamais entrer dans les calculs humains; mais en même tems, il est essentiel d'éviter l'extrémité contraire, le découragement, dans lequel des hommes pusillanimes et même quelques malveillans, voudraient nous conduire; et qui, sans être Français, ni même vrais Espagnols, cherchent à élever des troubles et à semer des propos absurdes, et causent, par ce moyen, les mêmes maux que s'ils étaient des émissaires ennemis;

c'est pourquoi vous devez vous rappeller l'agitation et les vaines inquiétudes qu'ils vous ont fait éprouver en Octobre et Novembre 1794 et en Août 1808. Ainsi donc, instruits par les leçons de l'expérience, croyez que si la Métropole est subjuguée, ce que je ne crois pas, l'esprit divin de loyauté et d'union fraternelle, qui dans tous les tems nous a distingué des autres peuples, saura concentrer l'empire espagnol dans ce nouveau monde, dont la découverte n'a point été concédé et réservé à nos ancêtres, sans que la Providence, par des vues grandes et particulières, ne l'ait réservé à leurs descendans ; nous saurons de cette maniere consolider son indépendance, sa prospérité et sa gloire, préserver notre sainte religion de toute altération et mauvais principes, en dépit de ceux des tyrans, et malgré quelques autres semblables insectes immondes, nés probablement de la putride fermentation qui agite le globe, ce qui doit aussi entrer dans les calculs de la prudente prévoyance de toutes et chacune des Provinces Espagnoles-Américaines, comme un motif impérieux pour former une seule famille et un corps solide et impénétrable, en méprisant les spécieuses théories et les combinaisons politiques, qu'une triste expérience a chassé et banni pour toujours de l'imagination des hommes sages et amis de la tranquilité et du bien général. Ainsi soyez tranquilles, je vous le répéte : craignez les novateurs enthousiasmes comme une épée de feu, et soyez dans la ferme persuasion, que les plus incapables de vous conseiller dans une matiere aussi difficile, en seront les premiers et les plus chauds promoteurs ; et qu'une délibération prématurée, ou un faux pas, peut vous conduire au précipice, dans lequel vous seriez enseveli vous et toute votre postérité. A la Havane, le 30 Avril 1810.

(Signé) LE MARQUIS DE SOMERUELOS.

ORDRE SUPÉRIEUR.

L'Excellentissime seigneur Président, Gouverneur et Capitaine Général vous prévient, que si quelque personne a en sa possession quelque exemplaire de l'intrus Joseph Napoléon, du 2 d'Octobre 1809, (dont un zélé Patriote a remis un exemplaire à S. E. qu'il avait apportè à ce dessein des Etats-Unis, et qui se trouve insérée en la présente proclamation de S. E.) elle doive la remettre immédiatement à la cour de justice la plus voisine de sa résidence, pour qu'elle la fasse bruler par la main du bourreau. Et que s'il se publie d'ici en avant quelqu'autre proclamation semblable, celui à qui elle parviendra la présentera de même et à l'instant à la justice la plus immédiate, pour qu'elle parvienne aux mains de S. E. Afin, qu'à sa vue, il puisse pourvoir à ce qu'il conviendra pour assurer la tranquillité des habitans. Au moyen de cet avertissement personne ne pourra conserver en son pouvoir aucun papier de cette espece, sans encourir le déshonneur d'être réputés suspects, et sujet à la peine qu'il méritera proportionnée à sa méchanceté.

A la Havane, le 30 Avril, 1810.

(Signé) MIGUEL MENDEZ,
L'Ecrivain du Gouvernement et du Cabilde.

LETTRE

Sur l'Esprit et les Dispositions du Gouvernement Français, avec un Aperçu des Taxes et du Systéme de Finances de l'Empire Français, par un Américain récentment arrivé d'Europe.—(Un Vol. in-8vo. de 252 pages.)

La brochure dont nous offrons ici l'extrait au public, est une des plus intéressantes qui, depuis longtemps, ait paru sur les affaires de France. Qu'elle ait été publiée auparavant à Philadelphie ou écrite à Londres, c'est ce que nous ne rechercherons pas. Nous nous contenterons d'en extraire ce qu'il y a de plus curieux et de plus constaté sur l'organisation actuelle de gouvernement français et sur son systême de finances.

L'Auteur de cette brochure envisage et explique très-bien la nature du pouvoir de Buonaparté. Il n'y voit, ainsi que nous l'avons souvent établi nous-mêmes dans le cours de nos observations sur les moyens qui ont élevé cet homme à un si haut degré d'influence, et sur les qualités qui l'y ont maintenu ; il n'y voit, disons-nous, que le résul-

tat du génie et de l'impulsion de la révolution primitive qui a mis en action toutes les ressources du peuple français. "Ce n'est point, dit-il, entierement aux talens et du caractere du chef actuel de la France, quelqu'assortis qu'ils soient à sa situation, que nous devons attribuer les succès qu'il a obtenu depuis son accession. La direction était prise, l'impulsion était donnée. Il n'a fait que se mouvoir dans le sens de la marche régulierement établie avant lui, et à peine peut-on dire que sa violence ait surpassé celle qui est inhérente au systême dont il est l'instrument. Il est vrai qu'il en a consolidé toutes les parties, qu'il en a raffermi et fortifié les resorts, et qu'il a monopolisé le gouvernement de cet instrument colossal de conquêtes, avec un degré de talent et d'énergie qui le font ressembler au Jupiter de la fable, usurpant l'empire de Saturne. Mais cet homme, ainsi que ses prédécesseurs immédiats, est devenu conquérant autant par nécessité que par instinct. S'ils avaient licencié leurs armées, ils auraient commis une espece de suicide; et d'ailleurs cela leur aurait été impossible. Hs ne pouvaient pas non plus les concentrer dans les limites de la France; l'état de leurs finances offrait un obstacle insurmontable à cette alternative.— Les recettes ordinaires ne pouvaient suffire à l'entretien d'une force militaire si colossale.... C'était donc en dépouillant les autres nations qu'ils pouvaient y pourvoir. Sous Buonaparté comme sous les Directeurs, la même connexion existe entre le systême financier de la France et son systême militaire. L'homme extraordinaire qui gouverne ce pays, est obligé d'adhérer à la maxime de Machiavel: qu'un prince ne doit pas avoir d' autre projet, d'autre pensée que la guerre." Quand Buonaparté ne serait pas porté par ses habitudes et ses affections à le mettre en pratique, il y serait forcé par le sentiment de sa propre existence, par la certitude qu'il n'a pas d'autre moyen de la conserver. Si la suprématie du pouvoir de la France dépend de l'organisation militaire de l'Empire, l'existence de l'Empereur repose sur l'appui de ses armées.— Chaque mesure intérieure adoptée par Buonaparté, est donc collatérale avec cet objet principal. Il n'est pas dans son intention, et malheureusement pas de son intérêt, d'être aimé. Il sait que, dans une monarchie d'où le principe de l'honneur est banni, le lien de l'obéissance est extrémement faible, à moins qu'il ne soit fortifié par les transes de la crainte. L'activité extraordinaire de l'ambition de Buonaparté, la hardiesse de ses plans, et la rapidité avec laquelle ses entreprises se succedent, en ajoutant à l'éclat qui l'environne, écartent les périls intérieurs. Il ne laisse aucun intervalle de langueur pendant lequel on puisse organiser des conspirations; il ne donne aucune prise aux projets ambitieux des chefs de l'armée. Ses sujets sont retenus dans un état constant d'attente et d'etonnement. Des exploits éclatants et un pillage sans mesure constituent la politique nécessaire aussi bien que le but favori du moderne Charlemagne.....

"Dans toute l'étendue de la France, le bruit des préparatifs militaire étouffe tous les autres signes d'activité, et la soif des conquêtes paraît absorber tout autre désir.— Dans la capitale toutes les facultés pensantes et agissantes que les individus ou les corps publics peuvent fournir pour contribuer au succès du plan général, sont employées et régularisées avec une soumission réelle et effective qui m'a toujours étonné. J'ai constamment vu de

tous les côtés une unité de vues,—une activité à projetter et à réduire en systême des plans d'ambition,—une impatience pour leur conclusion, une assurance imperturbable de succès, presque incroyables, et beaucoup plus semblables aux effets d'une frénésie révolutionnaire qu'à ceux d'un concert entre l'ambition insatiable d'un tyran audacieux, et les talents actif et les penchans naturels d'un corps d'esclaves tremblans.—Depuis le commencement de la révolution particulierement, on a couvert l'Europe d'émissaires chargés d'étudier et de dessiner sa surface géographique. Le recueil de leurs travaux, déposé maintenant à Paris, a procuré au gouvernement impérial une connaissance du territoire des puissance étrangeres plus étendue et plus exacte que ces dernieres n'en possédaient elles mêmes. *Le Dépôt de la Guerre* occupe, sans relâche, plusieurs centaines de commis à tracer des cartes, et à rassembler, des détails topographiques, pour servir aux projets militaires du gouvernement. Toutes les grandes terres d'Espagne étaient marquées et partagées long-temps avant l'invasion de ce pays—et l'on peut de même affirmer en toute sûreté que celles d'Angleterre sont également bien connues et déjà partagées.

"On tient avec soin l'idée de l'empire universel toujours présente à l'esprit du public. La domination future de la France sur les nations de la terre est proclamée avec amphage dans les chansons, surles théatres, et dans les discours publics de toute espece. Il n'y a pas jusqu'à ces créatures hâves et déguenillées qui le jour se traînent dans les rues et la nuit infestent les caves de Paris,—aux bannis rentrés sans moyens de subsistance, dont plusieurs sont d'un âge avancé et ont un extérieur décent, mais que la révolution a réduit à la mendicité,, qui hantent le boulevard et les jardins publics pour y jouir des rayons du soleil et y puiser cette chaleur vivifiante que leur refuse la pauvreté dans leurs tristes repaires, et qui, par leur aspect égaré, excitent l'horreur et la compassion des étrangers—qui, tous paraissent oublier pour un moment leur misere, en anticipant les destinées brillantes de l'empire, et en voyant déjà en perspective Paris la métropole du monde. Les habitans de la campagne et des villes de province, dont la guerre rend la position misérable au-delà de toute expression, et qui appellant en secret toutes les malédictions du ciel sur leurs dominateurs, ne sont pas cependant (tel est le caractere de ce peuple extraordinaire) sans avoir leur part de l'avidité générale pour le pouvoir; et lorsque le sentiment de leurs maux et de leur détresse ne les affecte pas trop fortement, ils consentent même à regarder comme un avantage personnel l'extension de l'influence et de la réputation nationale.

"L'Empereur des Français me paraît avoir calculé avec une grande précision la nature et l'étendue de son pouvoir au dehors comme au dedans. Aussi long-temps que ses armées, instrumens irrésistibles de sa volonté, restent entieres, il sait que l'étendard de la révolte ne peut pas être levé avec succès ni au dehors ni dans l'intérieur. Il dédaigne donc de faire attention aux murmures du mécontentement, et il s'embarrasse fort peu de la détresse indivîduelle ou des calamités générales que peut causer l'exécution de ses plans. Tant que ses troupes lui sont dévouées, et qu'il fait flotter ses drapeaux victorieux sur les parties les plus fortes de l'Europe, il voit qu'on ne peut pas former contre lui de combinaison qu'il ne puisse dissoudre à l'instant. "L'histoire, prouve,"

dit Mably; "que lorsqu'une nation est une fois devenue de beaucoup supérieure en force à ses ennemis, il est possible qu'elle soit détestée du monde entier, et cependant qu'elle réussisse dans ses entreprises."

"Le lecteur n'a qu'à consulter les pages de Polybe et les déclamations de Cicéron,* s'il veut apprendre quelles étaient les calamités auxquelles les Romains soumettaient les pays qu'ils faisaient passer sous leur joug, et quelle horreur ces pays avaient généralement pour eux. Il éclatait des insurrections continuelles dans les provinces éloignées, mais elles ne servaient qu'à river les fers du vaincu, et à ouvrir aux vainqueurs de nouvelles sources de pillage. Ce sont des insurrections semblables que Machiavel conseille à son Prince de provoquer, "afin de fortifier sa grandeur, et de se faire des prétextes de rapine." Des soulevemens partiels en Italie ou dans le Nord de l'Allemagne, ne pourront que contribuer de cette maniere au succès des plans de Bonaparte,

"La défense tumultueuse des Espagnols et les bravades des Portugais ne se ront gueres plus formidables. Il frappe au centre ou au cœur de la puissance ennemie, et il est sûr que les extrêmités ne tarderont pas ensuite à céder. Il sait parfaitement qu'un monarque que son pouvoir met à l'abri de la crainte d'une invasion, a le choix entre la paix et la guerre, et que le succès final d'une nation comme la France est assuré par les rapports, qui chaque jour se rapprochent et se consolident davantage, entre son organisation militaire et sa constitution sociale et politique."

En s'expliquant sur la guerre d'Espagne, sur l'horrible usurpation qui l'a produite, l'auteur manifeste une indignation qui prouve qu'il appartient à cette classe d'hommes éclairés que les succès de Bonaparte n'ont pas aveuglés au point de leur déguiser l'atrocité des moyens qu'il emploie toujours pour les obtenir. Mais nous ne sommes point de son opinion sur la prévoyance qu'il attribue à Bonaparte dans cette circonstance, sur cette exactitude, cette sûreté de calcul avec lesquelles il a marqué, dit-il, le moment de la subjugation totale des Espagnols. Nous croyons, ainsi que nous l'avons déjà observé, que Bonaparté s'était étrangement trompé sur le caractere de la nation espagnole, qu'il n'avait point prévu la résistance qu'il a rencontrée, qu'il avait mis une aveugle précipitation dans les mesures qu'il avait préparées pour asseoir Joseph sur le trône de Ferdinand, et que dans tout le cours de sa carriere politique, il n'a pas éprouvé autant de disgrâces ni montré autant d'incapacité que dans cet acte préparé par une infame trahison et conduit ensuite avec impéritie. Il peut bien maintenant écraser du poids de sa puissance cette nation qui n'a pas su être unie dans sa courageuse résistance, il peut bien couvrir de ses armées ce territoire dont on n'a pas su fortifier ni conserver les principaux points de défense, mais il n'en restera pas moins prouvé que ce n'est qu'à mesure qu'il a éprouvé des revers qu'il a senti la nécessité de déployer des forces plus con-

(1) Difficile est dictu, quanto in odio simus apud exteras nationes propter eorum, quos ad eos per hos annos cum imperio misimus, injurias ac libidines. Quod enim sanum putatis in illis terris, nostris magistratibus religiosum, quam civitatem sanctam, quam domum satis clausam ac munitam fuisse ? (Pro lege Manilià, cap. 22, 65.) Lugent omnes provinciæ : queruntur omnes liberi populi, regna denique jam omnia de nostris cupiditatibus et injuriis expostulant : Locus intra oceanum jam nullus est neque tam longinquus, neque tam reconditus qui non per hæc tempora, nostrorum hominum libido, inquitasque pervaserit (in Verrem Action, II lib. 3 cap. 80.) Voyez aussi Polybe, 9e livre pour un tableau des exactions de Rome, et Tite Live 1, 8, 11 et 10.

sidérables, et que s'il reussit à opprimer cette nation, ce sera parce qu'il dispose de la population armée de la France, mais de celle de toute l'Allemagne.

Voici ce morceau qui contient des détails intéressans.

"Maintenant je vais passer en revue sa conduite envers l'Espagne et les puissance du Nord, afin de faire ressortir davantage le véritable esprit de son gouvernement. Les idées que je vous soumettrai sur la faiblesse de ces puissances, serviront à confirmer ma proposition, savoir: Que ce n'est pas sous l'ascendant de son génie militaire seul que le continent s'écroule, mais bien sous le poids colossal de l'empire dont il dispose.

"De toutes les usurpations retracées par l'histoire, il n'en est pas de plus odieuse, à raison de la perfidie systématique du plan, ou de plus révoltante à raison de la violence affrontée de l'exécution, que celle que nous avons vu récemment effectuer en Espagne. Il y avait dans cet événement un présage formidable, il était fait pour inspirer une si irrésistible conviction du vrai caractere et des vues du Gouvernement français, que d'abord il fut difficile de concevoir comment il n'avait pas réussi à allumer toute l'indignation et l'énergie dont pouvaient être encore suscepibles les nations de la terre. Mais l'usurpateur connaissait trop bien la puissance du charme sous lequel il retenait l'Europe pour être arrêté par cette crainte. Il connaissait également les ressources et les dispositions du peuple qu'il allait attaquer; et si la tentative n'a pas encore entierement réussi, ce n'est pas qu'il en ait mal calculé les conséquences.

"Il y a plus de deux ans que, pendant mon séjour à Paris, j'eus occasion de connaître que ce plan était en agitation. On disait généralement dans les cercles que les Bourbons devaient être détrônés dans ce pays, et qu'un Bonaparte devait être mis à leur place. Cette hypothese était ordinairement accompagnée de l'annonce prophétique de la chute de l'Autriche. Et tout cela dans un moment où les deux nations étaient unies avec la France! lorsque l'Espagne, que M. Burke appelait dans le tems du Directoire "un des fiefs du régicide, devait être considérée, sous toute espece de point de vue politique, comme faisant partie des ressources de la France! Ce trait seul suffit pour montrer toute l'effronterie des politiques français, et l'idée qu'ils ont du caractere de leur gouvernement. Ils parlaient de la nécesssité de *régénérer l'Espagne*, comme les historiens romains du tems des Caligula et des Néron parlaient avec indignation de l'esclavage dans lequel les barbares étaient retenus! Trois ans avant la captivité de la famille Royale, l'Espagne était couverte soit d'émissaires français dont les instructions portaient de préparer le peuple à cet événement, soit d'ingénieurs et de dessinateurs de la même nation, qui étaient ouvertement occupés à lever des cartes du pays, à en examiner les positions fortes, et à évaluer le montant des dépouilles qu'on s'attendait à y saisir.

"Beauharnois, le frere aîné du premier époux de l'Impératrice, avait été envoyé comme ministre à Madrid, afin de préparer le développement du plan. J'avais été lié avec cet homme, et j'avais pu juger de l'importance que son gouvernement attachait à sa mission. Il avait été pendant plus d'un mois à la veille de son départ, mais de jour en jour il était retenu par les arrangemens et les délibérations qui se succédaient sans cesse. Beauharnois, quoiqu'intrépide et décidé, est d'un caractere doux et humain; on le

surnommait l'*inflexible* au commencement de la révolution, à raison de son attachement inébranlable à la cause de la royauté. Soit qu'on l'eut trouvé trop scrupuleux pour la place qu'il avait à remplir, soit qu'il n'eut pas voulu coopérer aux crimes qui se méditaient, il fut depuis remplacé par un agent plus docile. Le plan originel était de transporter la famille royale d'Espagne dans l'Amérique Méridionale, et de s'emparer de la couronne comme étant abandonnée. Ce projet dont il serait superflu d'expliquer ici les avantages, devait être exécuté, selon que les circonstances l'auraient indiqué, avec ou sans l'assistance des Anglais.

On avait obtenu le consentement de Charles et de son épouse, mais l'opposition de Ferdinand et de ses conseillers intercepta cette fuite, et excita parmi la populace à qui l'évasion préméditée fut connue, l'alarme qui produisit les premieres commotions d'Aranjuez. La force immense que Bonaparte fit entrer prouve clairement qu'il avait fait, pour les prévenir ou pour les calmer, tout ce que la prudence pouvait suggérer! Si la détention de Ferdinand, lorsque de fausses protestations d'amitié l'eurent fait tomber dans ses filets, prouve qu'il n'est pas de rafinemens ni d'artifices dont la dissimulation et la perfidie de Bonaparte ne soient capables, le massacre de trois cens personnes que Murat fit réunir et fusiller sur la principale place de Madrid le lendemain de l'émeute du 2 Mai, montre également qu'il n'est pas d'excès de cruauté, quelqu'atroce qu'il soit, qui lui répugne quand il s'agit du succès de ses plans.*

Nous ne devons pas supposer qu'en envahissant l'Espagne, Bonaparte n'ait cédé qu'à l'inquiete activité de son esprit et au désir d'agrandir sa famille. Il était guidé par d'autres motifs plus puissans: entr'autres, 1. de satisfaire la haine inextinguible qu'il porte à toute la famille des Bourbons; 2. de ramasser sur le champ un immense butin, qui lui fournit un nouveau fonds à l'usage de ses officiers et de ces soldats;† 3. d'avoir plus complétement en sa possession les forces navales de l'Espagne, pour le succès de ses vues hostiles contre l'Angleterre. Quoiqu'il eut préféré sans doute de s'emparer sans résistance des ressources du gouvernement de l'Espagne, cependant, d'après son genre d'agression, il n'a pas dû envisager cette résistance comme extrêmement contraire à ses vues. Si le peuple s'était soumis sans résistance à l'usurpation, il aurait fallu trouver au moins l'ombre d'un prétexte pour organiser en système de confiscation, de brigandage, de proscription qu'il peut adopter aujourd'hui pour châtier, dira-t-il, la rébellion; et cédant à l'instinct qui dirige tout tyran avide et sanguinaire, il aurait lui-même créé des coupables, afin de punir le crime. Les fondemens de son

* Je tiens ce fait d'un témoin oculaire, qui fut un des premiers députés que les Espagnols envoyerent en Angleterre. Don André de la Véga, la personne que je cite, méritait la confiance la plus étendue, et se conciliait par son génie et l'amour qu'il portait à son pays, le respect de tous ceux qui le connaissaient, avant le mouvement qui a éclaté en Espagne; il était homme de loi dans les Asturies et méritait l'éloge que Cicéron faisait de Quintius Scevola, qui était, dit-il, le plus éloquent des hommes instruits et le plus instruit des hommes éloquens: *Turis peritorum eloquent eloquentiam Turis peretissimus.*

† Sir Francis d'Ivernois parlant dans un de ses ouvrages de la maniere dont le Directoire employait les armées françaises, s'explique de la maniere suivante: "Peut-être les dirigera-t-il vers Madrid avant de leur faire repasser le Danube; mais le repit ne peut pas être long dès que les armées républicaines auront relégué le Roi d'Espagne en Amérique, elles n'en seront que mieux en état de se mesurer avec l'Allemagne entiere; c'est avec l'argenterie des églises de Tolede qu'elles s'empareront des mines de Kremnitz et du Hartz." Page 433, *Tableau Historique et Politique des Pertes que la Révolution et la Guerre ont causées au Peuple Français* 1799.

trône seront mieux cimentés dans le sang qu'ils ne l'auraient été par la soumission complete des Espagnols. Quel est l'esprit qui aura pu conserver son indépendance, quel est l'Espagnol qui sera resté debout au milieu de ces ruines immenses que ce triomphe va accumuler; de ces ruines dont l'aspect détruira toute espece d'énergie en Espagne et dans tous les pays soumis à son joug?

"L'Espagne une fois écrasée sous le poids de ses armes, sera, conformément à ses menaces, traitée en pays conquis et déclarée la proie légitime de la grande nation, à la clémence de laquelle on déclarera qu'elle a perdu toute espece de droits, en résistant à l'accomplissement de ses vues bienfaisantes. Les dénonciations déjà lancées contre les Grands d'Espagne dont l'opulence est un objet de convoitise, le partage de leurs propriétés parmi ses officiers, ne sont que les premiers progrès de ce systême de régénération auquel l'Espagne, si follement récalcitrante, va être soumise, sous l'influence douce et salutaire de ses philantropiques agresseurs. J'ai vu, parmi nous, des hommes doués d'assez d'intelligence, envisager l'abolition de l'inquisition et la destruction des couvens comme le résultat de cette haine que Bonaparte a toujours manifestée pour la tyrannie et la superstition. Ces mêmes personnes, si elles avaient vécu du tems d'Henry VIII, l'auraient aussi loué, d'après le même motif, d'avoir aboli les fondations religieuses dans son royaume et d'en avoir déposé les richesses dans son trésor royal. Le moderne champion de la liberté religieuse et politique, est toutefois allé plus loin, car dans un article de la constitution qu'il a façonnée pour l'Espagne, il a substitué à l'inquisition une police semblable à tous égards à celle de Paris et formée dans le même moule."

(La suite au numéro prochain.)

CHANSON POISSARDE.

A l'endroit d'un Grand Mariage.

AIR:

Reçois dans ton galetas.

C'est donc ben vrai qu' not' Emp'reur
Epouse un' Princess' d'Autriche.
Fau ben qu'un si grand Seigneur
S'marie avec queuq'zun d'riche;
Et puis c't homme a sa raison
Pour prend' un' fem' de bonn' maison. *(bis.)*

J'aurions ben gagé six francs
Qu'on n' li donn'rait pas c'te fille.
Il était d'puis si long tems
Si mal avec tout' la famille
Q'deux fois il lui fit par peur
Prend' Jacq' Délog' pour procureur. *(bis.)*

J'voyons des mariag' comm' ça
D'tems en tems à la Courtille,
D'abord on rosse l'papa,
Et puis on couche avec la fille.
L'beau-pere n'ose pas dir' non,
D'peur d'recevoir encor l'oignon. *(bis.)*

Pour ell' il s'est fait l'aut' jour
Peindre en bel habit d'dimanche,
Et d'gros diamans tout au tour,
Près d'sa figure, ah comm' ça tranche!
La petit luronn', j'en suis sûr,
Aim' ben mieux l' présent qu' l' futur. *(bis.)*

Ah! comm' ell' va s'amuser
C'te Princess' qui nous arrive;
Nous allons boire et danser
Et nous enrouer à crier *vive*.
Ell' s'ra l'idol' d' la nation,
J'lons lu dans la proclamation. *(bis.)*

C'tapendant, sus mon honneur,
J'plaignons c'te pauv' Joséphine;
All' fait cont' fortun' bon cœur,
J'suis sûr qu'au fond ça la taquine.
L'métier lui semblait si bon,
V'la qu'on l'oblige à vend' son fonds. *(bis.)*

D'ces deux Rein' chacun' rendra
Tour à tour visite à l'autre.
L'ancienne à la jeun' dira
Moi, j'ai fait mon tems, fait' l'vôtre,

Si vous ne travaillez pas mieux,
A Malmaison y'a plac' pour deux. *(bis)*

J'tâch'rons d' nous placer c' grand jour,
Pour bien voir les réjouissances,
D'puis qu' l'Emp'reur chang' tout' sa cour,
J'n'y avons pas tant d' connaissances.
Mais nous espérons par bonheur
Y voir un jour un' dam' d'honneur. *(bis)*

*Nouveau Décret sur les Emigrés.**

Bonaparte a rendu le 24 du mois d'Avril, au Palais de Compiegne, le décret suivant:

Art. 1er. Les Français atteints par les dispositions de notre décret du 6 Avril 1809, et qui ont porté contre nous les armes au service des puissances continentales avec lesquelles nous sommes en paix, depuis le 1er. Septembre 1804 jusqu'à ce jour, obtiendront une amnistie en se conformant avant le 1er. Janvier 1811, aux articles 6, 7, 8 et 9 du dit décret.

2. Tous les Français qui profiteront du bénéfice de l'amnestie, seront tenus de signer et de déposer au greffes du tribunal près duquel ils requerront acte de leur présence, une déclaration qu'à l'avenir, et conformément aux dispositions de l'art. 21 du Code Napoléon, ils ne prendront point de service militaire étranger sans une autorisation de l'Empereur. Copie de cette déclaration sera envoyée sans délai, par le procureur impérial, à notre ministre de la police-générale.

NOUVELLES ETRANGERES

[La proclamation de la Junte Provinciale d'Estramadoure, dans les circonstances actuelles, paraitra à quelques uns être le résultat de la situation désespérée dans laquelle se trouve les membres qui composent cette Junte, présentement entourée et menacée par les nombreuses légions du vainqueur de l'Europe, qui n'attendent que l'ordre du commandement pour piller et dévaster cette belle province; et à d'autres il leur semblera que c'est le comble du délire dans les membres de la Junte de se persuader qu'ils pourront trouver un être assez hardi pour tenter une entreprise dans laquelle plusieurs illustres et intrépides guerriers y ont péri. Pour nous, sans nous embarasser si le projet d'assassiner Napoléon peut être mis en exécution ou non, nous ne croyons pas, d'après le patriotisme que la nation espagnole a montré à l'univers en tant d'autres occasions dans la présente guerre, que les annales des Grecs et des Romains fassent mention d'une assemblée de législateurs constituée par le peuple qui ait montré plus de patriotisme et de dévouement à la patrie par cet acte.]

Proclamation de la Junte Suprême d'Estramadoure.

La Junte Suprême, convaincue que dans le moment actuel, le salut du pays dépend de son énergie et de son patriotisme; considérant en outre la situation des affaires publiques depuis l'occupation de l'Andalousie par les Français, les séveres obligations quelle a à remplir, les engagements solennels qu'elle a pris au moment de son institution, désirent donner une preuve publique et authentique de ses dispositions constantes à supporter vigoureusement la cause glorieuse de la nation; enfin ayant examiné ce sujet si important avec toute l'attention qu'il exige, a décrété ce qui suit:

I. Elle ne reconnaît pour souverain unique et légitime de France et ses dépendances que le Comte de Provence, héritier immédiat des droits de la maison de Bourbon sur ce royaume avec le titre de Louis XVIII.

II. Elle déclare que Napoléon Bonaparte est un usurpateur des droits de cette ancienne et respectable monarchie, le tyran de la nation française, l'ennemi de la paix de l'Europe; qu'il aspire à dominer et à subjuguer toutes les puissances continentales, enfin qu'il a employé toutes les manœuvres de son infame perfidie contre notre Monarque trop confiant l'infortuné Ferdinand VII. La Junte Suprême ordonne que dans tous les papiers publics, dans les ins-

* Servant de Supplément à celui que nous avons inséré dans notre 16 No. le 24 Mars dernier.

criptions et autres actes dans lesquels il sera nécessaire de mentionner le nom de l'usurpateur, on le fasse avec toutes les marques de détestation que mérite un individu qui devrait être à jamais banni et extirpé de la race humaine.

III. Elle déclare que Joseph Napoléon, que l'usurpateur dans le délire de son imagination supose être notre roi, est entré violemment en Espagne pour surprendre et opprimer une nation généreuse, insulter la religion sainte qu'elle professe fouler aux pieds ses droits sacrés et piller la propriété des citoyens.

IV. La Junte ratifie et renouvelle la guerre qu'elle a déclarée, et qu'elle déclare de nouveau contre les deux freres, toute leur exécrable famille, leurs agents, et creatures; elle déclare en outre que dans aucun temps eux ni leurs descendans n'obtiendront le droit de naturalisation en Espagne, et qu'ils n'y posséderont jamais à perpétuité aucune habitation, proprieté ni acquisition quelconque.

Elle confirme la récompence promise par l'acte du 5 Avril dernier, en faveur de ceux qui se signaleront dans la defence de cette province et de sa capitale; elle promet aussi une des premieres commanderies des ordres militaires de St.-Jacque et d'Alcantara, qui sont dans son arrondissement, en toute proprieté, et à perpétuité pour lui et ses descendans à tout Espagnol ou étranger qui étant au service de l'Espagne, employé à la défence de notre liberté et de notre monarchie légitime, livrera mort ou vif Napoléon Bonaparte, ou le prétendu Roi Joseph son frere; elle promet en outre un titre honorable qui indiquera pour l'avenir la noblesse de sa famille.

Une pension annuelle de 4000 piastres sur la vie de deux personnes qui seront choisies, et offerte à tout Espagnol ou étranger qui livrera mort ou vif aucun de ces Espagnols dégénérés qui supportent honteusement l'usurpateur, et agissent en qualité de ses ministres; de même que pour chacun des généraux qui commandent ses armées, et mille pour chaque officier, sergent ou soldat en proportion du credit dont chacun d'eux jouirait; la Junte Suprême ordonne que ce décret soit proclamé dans la capitale, inseré dans les journaux, et envoyé dans des circulaires pour l'instruction du public.

VARIÉTÉS.

Fait Géographique intéressant.— M. P. B. Porter rapporte dans son discours ce qui suit: "Il n'y a rien de surprenant que des bateaux passent dans le printems du Lac Michigan dans les Illinois, et de là par les eaux de cette riviere et du Mississipi pour la Nouvelle Orléans, sans sortir de l'eau,

L'Editeur de la Gazette de Saratoga, dit, qu'il est en possession d'une lettre d'un intelligent correspondant à Détroit, qui confirme la vérité du rapport de Mr. Porter— "Tout étrange que ce puisse paraitre (dit le correspondant) il n'est pas moins un fait, qu'un certain Lieutenant Hamilton, de l'armée des Etats Unis passa véritablement du lac Michigan dans le Mississipi, sans avoir été obligé de débarquer son bateau, ou de l'oter de l'eau." Si, donc ceci est une vérité (et de sa vérité nous n'avons pas le moindre doute) que la Nature a ouvert une communication entre les lacs et le Mississipi, nous pouvons anticiper les plus heureuses conséquences dans les contrées de l'occident, à une époque pas bien lointaine par le commerce étendu entre les contrées des lacs et de la Louisiane.—*Raleigh Register.*

Il est mort à Falmouth, (Jamaïque) le 15 Mai dernier une femme; mulatresse, à l'age de 133 ans. Son nom était Anne Sylvester. Elle vivait du tems du tremblement de terre qui eut lieu à Port Royal dans le voisinage de Duncans en 1692, et elle avait à cette époque 15 ans. Elle a eu des fils, des petits-fils et des arriere petits-fils au nombre de 82. Il y a quelque chose de très remarquable dans cette femme en ce qu'elle n'a jamais perdu une seule dent depuis qu'elle atteint à l'âge d'avoir des enfans. Elle ne fit même jamais usage de lunettes et n'a jamais manqué sa couture dans tout le tems de sa vie que dans les quinze derniers jours qui la terminerent. C'était une excellente femme, estimé de tous ceux qui l'ont connue. Elle a retenu toutes ses facultés jusqu'à peu de minutes avant sa mort.

Résumé Politique.

Le brick Anglais Haven de dix-huit canons est arrivé à New-Castle avec des dépêches et des piastres pour le Ministre Espagnol. Il y a trois mois qu'on en attendait l'arrivée, et s'il n'est pas arrivé plutôt on doit en attribuer la cause à plusienrs événemens. D'abord le premier bâtiment Espagnol marchand sur le quel on l'avait expédié de Vera Cruz fut escorté par le Haven, mais ayant reçu plusieurs avaries et son mât principal ayant été brisé dans un gros coups de tems, il fut obligé de transférer l'argent à bord du Haven pour ce port, tandis que l'autre bâtiment était en relâche à la Havane. D'après ces circonstances particulieres le brick est arrivé, mais on lui a refusé de débarquer l'argent à cause de la loi qui prohibe aux bâtimens armés Anglais et Français l'entrée de nos havres que dans le cas d'être forcé de relâcher ou avec des dépêches. C'est ce qui en est le cas, mais ceci étant un cas nouveau, il n'est pas même à présumer que ce fut jamais l'intention de la loi d'exclusion. Il n'y a pas même de doute que le secrétaire du trésor ne lui donne la permission de débarquer l'argent.—*Freeman's Journal.*

☞ Nous sommes autorisés de contredire le rapport ci-dessus inséré dans le *Freeman's Journal* concernant le bâtiment Espagnol sorti de La Vera Cruz, avec des dépêches et de l'argent pour le Ministre Espagnol aux Etats-Unis, par l'arrivée du brick Anglais *Haven* à Wilmington, au sujet du bâtiment Espagnol qui n'a pas pu être porteur de ce même argent, parce qu'on avait reçu la nouvelle à la Havane qu'on avait envoyé à sa poursuite un corsaire français de 18 canons armé exprès et sorti de Charleston pour le prendre. On crut alors plus expédient et plus sûr de l'envoyer par le brick Anglais *Haven*, n'y ayant alors aucun risque Le bâtiment Espagnol réparé de son mât devait partir pour Philadelphie en moins de 24 heures sans un contre ordre occasionné par cet avis désagréable. Il fut ensuite envoyé avec des dépêches à Laguira.

Un passager qui est venu dans le navire le *London Trader* de Cadix, et qui a laissé cette place le 12 de Mai dernier, mentionne que l'Isle de Léon et la Cité de Cadix étaient défendus par le Général Blake, qui avait sous ses ordres dans l'Isle 87,000 hommes de troupes espagnoles, et dans la cité 8000, en y comprenant les canonniers, les volontaires et la milice.

La force des Anglais dans Cadix et dans l'Isle était composée des corps suivans :

Cavalerie, Capit. Morris,	200	hommes.
Artillerie, Major Duncomb,	670	
Les Gardes, Col. Dykes,	1220	
Le 44e. Régiment,	650	
Le 79e. do. Lieut Col. Cameron	800	
Le 87e. do. Major Evens,	550	
Le 88e. do. Major Goff,	600	
Le 94e. do. Lieut. C. Campbell.	650	
Le 95e. do. Fusilliers,	500	
Le 20e. do. Portugais,	1250	
total		7090

Une force additionnelle de 8000 hommes était attendue à toute heure d'Angleterre, et l'armée Espagnole s'augmentait journellement par un

grand nombre de volontaires de la cité qui joignaient les rangs ; et aussi d'un bon nombre des contrées adjacences qui y étaient conduits par des chaloupes et vaisseaux de transport Anglais, particulièrement d'Ayamone, Leepe et Cortja.

Les Espagnols ont fait plusieurs sorties en petit nombre avec beaucoup de succès contre les Français du côté sud-est de l'Ile, mais ils n'avaient point délogé l'ennemi d'aucun poste d'importance.

Vers le commencement de Mai les montagnards espagnols de la Grenade avaient fait plusieurs attaques sur les Français dans diverses parties de l'Andalousie.

Les troupes anglaises et espagnoles vers le 1er. de Mai défirent un corps de troupes française près de Tariffe. Le Marquis de la Romana tenait ses quartiers-généraux à Barajos, et avait sous lui 40,000 hommes. On disait qu'il avait attaqué les Français sur divers points, et même qu'une de ses colonnes s'était avancé jusqu'à une journée de marche de Séville. Les troupes anglaises et portugaises dans le royaume de Portugal se montaient à environ 75,000 hommes, commandées par le Lord Wellington ; et on disait que l'armée française sous Junot était à peu près aussi forte ; les deux armées étant en vue l'une de l'autre, on s'attendait qu'une bataille aurait lieu sous peu.

Le gén. O'Donnel a eu beaucoup de succès dans la Catalogne, et a fait essuyer une défaite sévere à l'ennemi. Le jeune général Lasce a été nommé par le Gén. Blake et confirmé par la Régence pour prendre le commandement des forces qu'il laisse dans Valence, s'en retournant à Cadix pour y prendre le commandement de la place. On parle du gén Lasce comme d'un jenne homme d'un grand courage et de beaucoup d'expérience, ayant eu un haut grade dans l'armée Espagnole au service de France, avant la tentative basse et traitresse du gouvernement Français pour subjuguer son plus proche et plus fidelle allié.

Une lettre privée de Gibraltar, datée du 11 de Mai, contient les avis suivans :—" Jose Anglada, capitaine d'un vaisseau Espagnol arrivé ici ce matin de Cambril rapporte, que trois jours avant son départ, on avait reçu par un exprès de Lerida la nouvelle que les Français avaient été défait complettement près de cette ville par les patriotes, sous le commandement du Général O'Donnel. Les Français ont perdu entré 6 et 7000 hommes, et les Espagnols entre 4 et 500 hommes.

" Après l'action 11,000 recrutes sortirent de Tarragone pour joindre l'armée victorieuse. Le frere d'Anglada confirme cette nouvelle, et ajoute, qu'en conséquence l'eau-de-vie avait haussé jusqu'à dix piastres par pipe.

" Un capitaine arrivé en 11 jours de Terragone affirme, que les Français ont levé le siége d'Ostalric, et que dans Barcelone il n'y a que 2500 hommes de garnison. Quelqu'uns disent qu'ils sont retournés en France ; d'autres répetent qu'ils sont allés vers Lerida, et que le Général O'Donnel les avait suivis avec toute son armée.

☞ Dans notre prochain numéro nous donnerons toutes les pièces officielles qui ont été publiées par ordre du gouvernement Français relativement à la tentative faite dernierement pour retirer l'infortuné Ferdinand VII des mains de l'inexorable Napoléon.

Le prix de L'Hémisphère est de Dix Piastres par an, payables d'avance.

PHILADELPHIE—IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR J. J. NEGRIN.